



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES.

MANTELETS. — Les mantelets en dentelle noire deviennent si nombreux, que les fabricans de blonde ont cessé enfin de déplorer la résurrection de cette mode, et emploient maintenant tous leurs métiers à reproduire les mailles et les dessins des plus antiques dentelles qui aient orné les blanches épaules de nos aïeules aux jours de leur coquetterie. Nous voyons aujourd'hui de ces mantelets dans toutes les formes, mais la plus généralement adoptée forme pélerine ronde derrière, et a de longs bouts comme une écharpe sur le devant. On en fait à fonds unis, entourés de bouquets détachés, et garnis au bord d'une dentelle que l'on agrandit beaucoup sur les épaules au moyen d'un tulle cousu à la tête de la dentelle, et caché par la seconde garniture qui tombe dessus; cette deuxième rangée ne se prolonge pas plus loin que les épaules. Autour du cou une dentelle rabattue, au-dessous de laquelle est passé un ruban

noué par-devant, ou bien une ruche, ou un collet carré. On voit toujours beaucoup de mantelets dont la ruche se prolonge jusqu'au bas des deux bouts du devant.

— Des mantelets en taffetas de couleur, garnis de dentelle noire, ont été aussi confectionnés dans des magasins qui se distinguent par le goût et la multiplicité de leurs articles. Nous citerons ceux de M^{me} Payen (rue Vivienne, n° 13) où, indépendamment de tous les objets de lingerie et broderie les plus heureusement combinés, se trouvent tous les accessoires de blonde et dentelle noires qui font aujourd'hui partie de la toilette des femmes.

COSTUMES. — C'est en vain que nous nous efforçons de trouver une coupe nouvelle dans les robes qui sortent des ateliers de Palmyre ou de Victorine. Le talent de ces habiles couturières semble se reposer momentanément, et laisser à d'autres ciseaux toutes les faveurs de la vogue. C'est ainsi que l'établissement de M^{me} Célicanc-Martin (place Vendôme) acquiert tous les jours une supériorité que d'autres maisons

pourraient difficilement lui contester. Les expéditions qu'elle fait continuellement dans les départemens et à l'étranger, apportent toujours avec elles quelques nouveautés, quelques types distinctifs des modes de Paris. On y fait des trousseaux complets, et tous les genres de toilettes, parées ou négligées, auxquels sont assortis les chapeaux, bonnets, etc., etc.; avantage que ne pouvait offrir qu'un magasin de modes consacré également à la confection des robes, manteaux, etc.

ENSEMBLE DE TOILETTES. — Dans les petites réunions qui se donnent encore, soit pour une fête de famille, une lecture nouvelle, un contrat à signer, etc., les jeunes femmes portent beaucoup de robes blanches en mousseline ou organdi, à manches courtes, avec mitaines, et écharpe de dentelle noire. Une robe d'organdi blanc, peut avoir le corsage décolleté garni d'une haute dentelle noire qui se relève en draperie et s'attache au milieu de la poitrine par une riche épingle.

— Une jeune personne portait, à l'une de ces soirées, une robe en mousseline de soie jaune-soufre; le corsage décolleté et le bas des manches courtes étaient garnis d'une ruche de tulle de soie noire; la ceinture en gaze soufre, lisérée en noir, et nouée sur le côté; des mitaines noires; dans les cheveux, un bouquet de pois de senteur.

— Une très-jolie femme avait une robe en pou de soie vert pâle, brodé d'un semé de petites fleurs blanches. Une double mantille en point d'Angleterre, et de longues manches en point d'Angleterre arrêtées sur toute la hauteur de la manche par des nœuds de ruban de gaze verte.

LINGERIE. — On fait beaucoup de petits bonnets de mousseline ou de tulle, dont la garniture du devant se dispose à *la Marie Stuart*. Cette garniture se compose de deux ou trois rangs de tulle ou dentelle formant ruche, descendant en pointe arrondie sur le milieu du front, et s'évasant en cercle de chaque côté; l'in-

térieur de ces cercles, ou papillons, est rempli par des nœuds, ou des touffes de cheveux; au lieu de nœuds, ce sont quelquefois des bouts de ruban découpés et placés en palmettes. Un ornement en ruban, dans la même disposition, est placé au milieu du bonnet, au-dessus des garnitures; c'est de là que partent les rubans qui servent de brides.

— On voit chez les lingères des capotes en organdi, sans être doublées, et soutenues seulement par des coulisses dans lesquelles passent des baleines ou de fines pailles; le nœud et les brides sont également en organdi. Ces capotes sont fraîches et légères. On en fait d'autres en percale blanche glacée, qui ont un poli très-brillant, et sont convenables aux négligés de campagne.

— Nous avons vu aussi des petits bonnets en blonde noire, doublés en gaze rose; le devant garni d'une ruche de blonde placée très en arrière, et sous cette ruche des coques ou des rubans roses découpés formant une guirlande sur le front.

CHAPEAUX. — La forme des chapeaux varie peu. Ils sont toujours placés très en arrière. La calotte étroite, mais moins pointue qu'au commencement de l'été. La passe des capotes est courte et assez serrée contre les joues; celles des chapeaux plus évasées. L'intérieur offrant peu d'ornemens. La mode des petits bonnets ruchés en dedans des chapeaux, dispense des autres accessoires.



SUITE D'UN BAL.

Un bal ! quel mot enchanteur pour vous, jeunes filles ; comme il résonne avec douceur à votre oreille, comme il fait palpiter votre cœur ! Que ce jour tant désiré, rempli des plaisirs que vous avez rêvés, arrive lentement ; l'intervalle qui vous en sépare est compté jour par jour, heure par heure, minute par minute.

Or, écoutez bien, jeunes filles, l'histoire que je vais vous raconter ; puissiez-vous même n'avoir jamais connu celle qui y a donné lieu, car elle a fait souvent l'ornement des salons où son nom retentissait toujours accompagné des mots : grâce, esprit, amabilité. On ne le prononce plus maintenant, car il s'est attaché à lui des souvenirs trop cuisans. Et c'est un bal pourtant, un bal... cette fantasmagorie qu'on appelle nuit de plaisirs, de délices, qui a été cause de tant de regrets, de tant de larmes !

M^{me} la comtesse de Merville donnait un bal. Tout ce que le luxe peut déployer de richesses avait été employé avec profusion pour contribuer à embellir cette fête où se trouvait réuni ce que Paris possède de célébrités en tous genres. Une masse éblouissante de lumières artificielles se reflétant dans des glaces, dénaturait et embellissait tous les objets.

La réunion était brillante et formait un coup-d'œil enchanteur ; les mères admiraient leurs filles et repaissaient en elles ; elles les couvraient de tout leur amour maternel, et, aux yeux de chacune, sa fille était la plus accomplie. Bonnes mères !

Les quadrilles se forment ; les pieds agiles comme ceux des sylphes effleurent à peine le parquet ; les robes transparentes, ornées de fleurs, se croisent, se froissent, flottant comme les légers nuages qui parcourent l'azur du ciel ; les cheveux, noirs comme le jais, contrastent délicieu-

sement avec les épaules et les bras d'albâtre ; la musique, le parfum des fleurs énivraient tous les sens.

Parmi toutes les jeunes beautés qui brillaient à ce bal, on remarquait M^{lle} Fanny Dargy, orgueil, à juste titre, de sa mère. Elle entraînait dans sa dix-septième année, et allait être unie avec M. Gaston de C***, celui que son cœur avait choisi. Rieuse et folle, elle défiait l'ennui, et sa gaîté était si naturelle qu'elle se communiquait à tous ceux qui l'entouraient.

Elle aimait de passion la danse ; aussi ne resta-t-elle pas une seule fois à sa place. Elle dansa toute la nuit.

Depuis long-tems M^{me} Dargy luttait avec le sommeil ; déjà elle avait annoncé l'intention de se retirer, mais Fanny paraissait prendre tant de plaisir ! elle priait si bien sa mère pour rester encore ; elle était engagée, disait elle, et puis après celle-là encore une.

« Je t'en prie, maman ! »

M^{me} Dargy faisait remarquer qu'il était bien tard ; mais savait-elle refuser quelque chose à sa fille. De contredanse en contredanse, de prière en prière, on resta jusqu'à la fin.

Fanny s'aperçut que sa mère était fatiguée. Elle aussi était rendue, et par les galops, et par la chaleur que les lumières répandaient. Alors ils voulurent partir des premiers, et sortirent précipitamment.

C'était au milieu de l'hiver ; la neige tombait par flocons, et les rues, désertes à cette heure, en étaient couvertes comme d'un riche tapis. Un froid très-vif se faisait sentir.

M^{me} Dargy et sa fille attendaient sous le vestibule ; car tout le monde sortant à-la-fois, il y avait encombrement de personnes et de voitures. Gaston était allé chercher celle de M^{me} Dargy, qui tardait. Quand il revint, Fanny, que le froid avait saisie, avait le frisson, ses dents claquaient avec violence.

Elle avait oublié son manteau dans la voiture.

Les chevaux partirent au galop.

Hélas ! rien ne put la réchauffer ; une fièvre violente s'empara d'elle. Des médecins furent appelés.

Obligé par mes affaires de quitter Paris, je passai quinze jours sans la voir. Une lettre de Gaston m'apprit, pendant ce tems, que l'état de Fanny, au lieu de s'améliorer, s'empirait de jour en jour.

A mon retour, je m'empressai d'aller chez M^{me} Dargy.

Ah ! pourrai-je jamais dépeindre l'effet que sa fille produisit sur moi, moi qui l'avais vue à ce bal, fraîche, rose, pleine de santé et de vie... je ne pus en croire mes yeux. — Est-ce bien en effet cette même Fanny que je vois maintenant, dans un fauteuil, pâle, abattue, maigrie : ses grands yeux noirs, voilés de longues paupières, sont ternes... Elle parle, mais par mesure ; sa respiration est courte. Hélas ! à mon arrivée, elle s'entretenait, avec sa mère et Gaston, d'avenir et de bonheur !

Elle m'aperçut.

« Approchez, me dit-elle ; qu'il y a long-tems que je ne vous ai vu ! — J'ai été bien malade !... J'ai donné bien des inquiétudes à ma mère... à Gaston... mais je vais mieux... bien mieux, à présent.

» Vous arrivez à propos, continua-t-elle, car je me marie vendredi prochain ; je ne veux pas que le jour soit reculé, et je désire vous y voir. »

Elle se marie ! à ces mots je me sentis un serrement dans la poitrine ; j'étais dans un état difficile à dépeindre ; je voulus lui répondre, je ne le pus. Ma bouche était sèche, mon cœur était gonflé, ma parole expira sur mes lèvres... mes yeux brûlaient, mais ils ne pouvaient pleurer.

Gaston était dans l'embrasure d'une croisée ; il se détournait, car il pleurait lui, et c'étaient des larmes froides, des larmes d'angoisse et de douleur qui coulaient de ses yeux.

Je sortis, il vint me reconduire. Libres alors nous fondîmes tous deux en larmes.

« Que je suis malheureux ! s'écria-t-il.

Puis me serrant la main, il ajouta : je compte sur toi vendredi.

— Comment ! lui dis-je, il est vrai : tu te maries ? Fanny me paraît bien souffrante, il faudrait mieux lui conseiller d'attendre....

— Non, me répondit-il ; elle parle sans cesse de ce mariage, elle le désire... que ses dernières volontés soient faites !

— Mais, repris-je, tout espoir n'est pas perdu ?

— Je n'espère plus en rien, dit-il avec l'accent du désespoir. Rêves de bonheur ! de joie ! de félicité ! tout est perdu pour moi... le chagrin toute la vie.... Ah ! je suis bien à plaindre ! Et sa mère... sa mère, dit-il en pleurant plus amèrement, qu'il lui reste au moins un fils !... nous la pleurerons ensemble.

— A vendredi. »

Je promis. Il essuya ses yeux, se composa de nouveau, et rentra.

Je me trouvai, comme je l'avais promis, chez M^{me} Dargy, le vendredi suivant. Je revis Fanny, et je fus effrayé des immenses progrès de sa maladie. Elle me sourit, pourtant... que ce sourire me fit mal ! il me glaça.

Elle était parée ; le bouquet nuptial était à son côté ; quoique entièrement changée, elle était toujours belle, et sur toute sa personne un air de mélancolie et de bonté qui excitait l'intérêt de tout le monde.

Gaston aussi était paré.

Je ne vous ai rien dit de M^{me} Dargy. Est-il possible, en effet, de dépeindre l'affliction d'une mère, ses tourmens, ses trances, ses veilles. Jusqu'à présent elle s'était abusée sur la position de sa fille.

Elle espérait, rêvait le retour à la santé de son enfant chérie, et la voyant ainsi parée, souriait encore...

Pauvre mère ! cette fatale journée ne devait que trop t'enlever ton illusion !

La messe du mariage fut célébrée ; Fanny était soutenue par deux personnes... Quel mariage, grand Dieu ! j'ai vu pleurer

le prêtre et tous ceux qui l'apercevaient, car ils disaient : Si jeune ! si belle ! et mourir !... Son arrêt était écrit sur elle.

On rentra. Cette cérémonie l'avait beaucoup fatiguée ; plusieurs fois elle s'était trouvée mal. Elle ne put rester levée, on la coucha.

« Mon bouquet, dit-elle, je veux l'avoir à côté de moi, » et en le regardant, sa figure prenait une expression de joie.

En peu d'instans elle changea d'une manière effrayante ; les médecins engagèrent M^{me} Dargy à sortir. Alors, alors seulement, elle vit le véritable état de sa fille. Sa figure se décomposa, ses yeux devinrent fixes, ses lèvres s'agitaient, mais n'articulaient aucun son ; elle resta immobile.

Ah ! ce fut un terrible moment !

Puis tout-à-coup elle fondit en larmes, et, s'élançant sur sa fille : « Mon enfant, s'écria-t-elle d'une voix qui déchira l'ame des assistans ; ma fille, moi te quitter... jamais... d'ailleurs tu ne peux pas mourir... tu es trop jeune... je t'aime trop... oh ! tu vivras !

Et la prenant dans ses bras elle la couvrit de larmes et de baisers.

Fanny vit alors sa position dans la douleur de sa mère ; elle la regarda avec tristesse... elle tendit la main à Gaston... sa main était froide... Une larme glacée, amassée lentement, glissa sur sa joue... Elle expira !...

Huit jours après cet événement, j'allai au cimetière du Père Lachaise déposer une fleur sur la tombe de la pauvre Fanny. L'épithaphe portait :

A LA SUITE D'UN BAL !

17 ANS,

FANNY DARGY.

Je remarquai une tombe nouvellement creusée à côté de la sienne... c'était celle de sa mère !

ÉMILE D***.

DE L'ORIGINE

DES VÊTEMENS ET DES MODES.

L'histoire des modes de l'antiquité manque entièrement. Parmi tous les savans écrits qui ont été sauvés de l'oubli, pas un seul numéro du *Journal des Dames et des Modes* de Rome ou d'Athènes n'est parvenu jusqu'à nous, et cependant il existait des journaux chez les anciens. En attendant que les ruines nous rendent quelqu'un de ces recueils fondés par les *la Mésangère* du tems, dans lesquels les *Palmyre*, les *Victorine* de l'époque venaient déposer le fruit de leurs coquettes élucubrations et de leurs inspirations suaves, nous sommes contraints, pour tracer l'histoire des costumes anciens, de remonter aux sources, de consulter les médailles, les monumens, les bas-reliefs, les pierres gravées et les ouvrages des peintres ; encore ces derniers l'ont souvent négligé jusqu'à l'époque où l'école que Vien fonda, et qui fut continuée par David, son élève, se distingua par une observation fidèle des costumes.

Ce que Vien avait fait pour la peinture, Talma l'exécuta pour le théâtre. Dès-lors on vit paraître sur la scène les acteurs avec le véritable costume du personnage qu'ils représentaient ; et si, dans ces derniers tems, le théâtre, cessant d'être comme autrefois une école de mœurs, est devenu une véritable école de scandale d'où le naturel a été banni pour faire place à l'horrible et à l'infame, nous avons pu du moins faire un cours d'études complet des costumes du moyen-âge, reproduits avec une grande fidélité.

Nous ne ferons que donner une description succincte des vêtemens adoptés par les femmes de l'antiquité pour arriver plus promptement à ceux des Françaises depuis le commencement de la monarchie.

Les femmes des premiers Romains ne portaient sur la peau que la *toge*, qui était

alors commune aux deux sexes ; mais bientôt elle fut remplacée par la *tunique*.

Chez presque tous les anciens peuples, les femmes ont fait usage de la tunique, qui tenait lieu de chemise. D'abord de laine, puis ensuite de lin, la tunique recevait comme la toge des noms différens, suivant les formes diverses qu'on lui donnait ou les ornemens qu'on y ajoutait.

La *tunique*, chez les Grecs et les Romains, consistait en un carré long, cousu depuis les bords inférieurs jusqu'à la hauteur des hanches. Les femmes retenaient leur tunique sur leurs épaules au moyen d'une *fibule*, espèce d'agrafe ou de bouton. Ces fibules, d'une grosseur plus ou moins considérable, représentant un animal, une lyre ou tout autre objet, étaient d'or et d'argent.

Les formes de la tunique varièrent à l'infini. La *tunique*, d'une étoffe blanche et légère, descendait d'abord jusqu'aux talons et montait si haut qu'elle couvrait toute la poitrine et ne laissait apercevoir que le visage.

La coquetterie la découpa de manière à laisser la gorge à découvert ; la vanité la chargea de broderies et de fleurs ; le caprice y adapta un léger mantelet, ou l'orna à son extrémité, au col et aux manches, de franges, d'où vint l'idée des *collerettes* et des *manchettes*.

Les franges, qui dans l'origine n'étaient que les poils longs des peaux qu'on laissait pendre et dont l'usage paraît avoir pris naissance dans l'Orient, semblent, d'après les peintures antiques, avoir été en grande faveur chez les femmes grecques et romaines.

Les manches de la tunique, longues et étroites, descendaient quelquefois jusqu'au coude et quelquefois jusqu'au poignet ; souvent elles n'étaient pas cousues.

La *tunique dorienn*e, différente en cela de la tunique *ionienne*, n'avait pas de manches ; elle s'attachait sur les épaules avec des boutons : c'était le vêtement le plus commun en Grèce.

L'habillement des femmes juives était la tunique sans manches, semblable à celle des Grecques.

Chez tous les peuples de l'antiquité qui ont fait usage de la tunique, les femmes la serraient sur la poitrine et sur les reins au moyen d'une *ceinture*.

Les *ceintures* étaient de formes diverses et de couleurs différentes. Simples, ou avec des franges ou des dents de loup, quelquefois elles étaient ornées de broderies et de plaques en métal ; car alors on ne connaissait ni le laminoir ni la filière, et l'on se contentait de réduire l'or en lames très-minces sous le marteau. Les larges ceintures (*stropheion*) que les femme grecques plaçaient au-dessous de la gorge, leur servaient pour cacher les lettres et les présens de leurs amans. Chez les femmes des Gaulois et des Germains, nos aïeux, les ceintures étaient un objet de luxe ; elles étaient de soie, d'argent ou d'or. Les femmes du peuple, jalouses et médisantes, ne pouvant y atteindre, se vengeaient par en médire, comme dit Montaigne ; c'est de là qu'est venu le proverbe : « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. »

L'habillement des dames romaines d'une condition élevée consistait dans une tunique (*stola*) avec une bordure traînante (*instita*), ou formant queue ornée d'un galon d'or ; quelquefois elles la décoraient d'une bande de pourpre (*clavus*) plus ou moins large, partageant ainsi avec les sénateurs romains les honneurs du *Laticlave*. Les bordures que les femmes grecques ou romaines avaient sur leurs habits étaient quelquefois teintes sur l'étoffe ou brodées à l'aiguille ; mais, le plus souvent, c'étaient des bandes de pourpre, détachées de l'habit et qui se vendaient à part ; quelques-unes représentaient les ondulations de la mer.

Par-dessus la tunique (*stola*) les dames romaines jetaient un manteau fort ample appelé *palla* ; ces deux vêtemens étaient leurs attributs et les distinguaient des femmes du peuple.

La *palla*, assez semblable à un grand

schall, était pour les femmes ce qu'était la *toge* pour les hommes.

Les dames romaines excellaient dans l'art de bien jeter la *palla*; cet art consistait à s'en entourer le corps sans l'agrafer, à donner aux plis une composition élégante, en la laissant descendre jusqu'aux pieds, sans qu'elle trainât, et de manière à ce qu'on pût apercevoir la précieuse bordure de la tunique dans tout son éclat. Une partie de ce manteau était passée sous le bras droit, qui restait à découvert ainsi que l'épaule droite; l'autre partie était jetée avec grâce sur l'épaule gauche, qu'elle couvrait ainsi que le bras gauche jusqu'à la main avec laquelle on relevait la *palla*.

Chez les Grecs les femmes étaient vêtues d'un manteau très-court (hémi-diploïde), composé de deux parties et placé sur les épaules

Le *peplum* était l'habit de femme le plus long; c'était le vêtement des vierges: on en donnait un à Minerve et aux Déesses.

Le *peplum* était composé de deux pièces d'étoffe fine et légère, agrafées sur les épaules, dont l'une, celle de derrière, était plus longue que celle de devant et presque traînante. Le *peplum* n'avait pas de manches, il était toujours ouvert des deux côtés et s'attachait ordinairement avec une ceinture; le plus souvent il était brodé et tissu d'or et de pourpre, quelquefois garni de franges. Quoique le *peplum* fût ordinairement blanc, il y en avait cependant de plusieurs couleurs.

Les peuples de l'Orient portaient un *peplum* d'une étoffe très-fine de tissu ou de coton; les Carthaginoises étaient à-peu-près vêtues comme les femmes grecques.

(GYMNASE LITTÉRAIRE.)

VOUS M'AVEZ OUBLIÉE !

Oubliée ! et comment vous oublier, madame ?

Qui donc pourrait jamais effacer de son ame

Si profond souvenir ?

Oublier vos yeux noirs et leur regard timide,

Et les tendres accens de votre voix candide

Si doux à retenir !

Oublier votre front où glisse la pensée

Comme une onde limpide et s'échappe oppressée

La voix de votre cœur !

Oublier la tendresse et la mélancolie

De votre ame si pure et sans cesse remplie

D'extase et de douceur !

Penser que le poète oublie. Oh ! c'est lui dire :

Que les cieux sont déserts, que l'homme doit maudire

Et sa mère et son Dieu !

Qu'il lui faut désormais abandonner sa lyre,

Cesser ses chants d'amour qu'aucun ange n'inspire ;

Que son ame est sans feu !

Il s'éloigne et se tait, mais jamais il n'oublie.

Un jour vient où son ame ardente et recueillie

Va rêver dans les bois,

A l'ombre des rameaux et le long des prairies ;

Il chante... et sur son front mille images chéries

Se posent à-la-fois !

Madame, il en est une, — une image de femme

Qu'à toute heure, en tout lieu, dans son rêve il réclame,

Qu'il évoque à genoux !

Dans les sources du ciel, onde qu'il a choisie

Pour abreuver son cœur d'extase et d'ambrosie :

Et cette femme est vous !

(LE CABINET DE LECTURE.)

Revue Littéraire.

Thadéas-le-Ressuscité, par Michel Masson. Roman bizarre, amusant, semé d'incidens multipliés et décrits avec un style énergique et souvent plein de feu. Long drame qui repose sur l'existence d'un pendu décroché de la potence par un docteur ami, qui le rappelle dans une vie où sa position sans nom, sans titres, sans aucuns droits à la société, le soumet aux plus singulières épreuves.

— *La Vallée aux Loups*, par M. de Latonche. Sous ce titre, un volume délicieux vient d'ajouter à la célébrité d'un auteur dont la plume mordante et spirituelle a toujours été d'un effet puissant

dans notre littérature. *La Vallée aux Loups* est remplie de récits de la plus gracieuse composition. C'est un composé de souvenirs, de fantaisies, de descriptions qui emportent l'imagination et la font rêver et sentir avec l'auteur. La vallée d'Aulnay y est décrite avec une fraîcheur, une simplicité pleines de charme. Le poète, le peintre, le romancier, l'historien se rencontrent à chaque page de cet ouvrage, devenu dès son apparition ouvrage de succès, de vogue et de longue réputation.

— *Les Railleries de l'Amour*, par M^{me} Desbordes-Valmore, ont succédé aux délicieux recueils de poésies que cette femme célèbre et intéressante a publiés sous le titre *les Pleurs*. Ce dernier roman est un ouvrage de mœurs et d'études du cœur, où la pensée et l'âme guident toujours une plume dont la gloire s'est emparée depuis long-tems. M^{me} Valmore vient de recevoir un hommage flatteur dans l'inauguration de son buste au Musée de Rouen. Elle a dû trouver qu'il y a dans l'illustration du génie quelques douceurs qui parviennent à l'âme, car la sienne n'a pu rester insensible aux témoignages d'intérêt que cette circonstance lui a révélés.

— *Les Mémoires du Maréchal Ney*, publiés par sa famille, sont un des ouvrages du jour. A côté, paraît une nouvelle *Histoire pittoresque de la Révolution Française*, avec dessins. M. Antony Béraud s'est chargé de ce travail, où la plume et le crayon se fortifieront l'un par l'autre : cent dessins de nos artistes les plus distingués feront mouvoir la narration, et l'histoire, présentée à-la-fois à l'œil et à l'esprit, recevra une puissance toute nouvelle.

— *Mémoires sur la Reine Hortense*,

publiés par le baron Van Scheelten. Tout est intéressant dans ce qui a rapport à cette femme, si bonne, si belle, et si ballottée par tous les caprices de la fortune et de l'amour. La reine Hortense fut peut-être plus malheureuse encore par l'effet d'une imagination et d'une sensibilité trop exaltées, que par les événemens qui marquèrent sa vie. Les hommes qui l'entourèrent, les adulations rendues à son rang, à son esprit, ne suffisaient point à son âme toute d'ardeur et de sensibilité. A en croire le baron Van Scheelten, elle fut sacrifiée à la politique par sa mère, qui la maria contre son gré ; de là une longue suite de peines et de regrets. Les Mémoires que nous annonçons en retraçant tous les faits qui s'attachent à la reine Hortense, obtiendront par cela seul du succès.

— *Les Sept Péchés Capitaux*, ouvrage affiché partout où l'on affiche les nouveautés littéraires, mais dont le mérite peut être contesté par ceux qui trouvent que la nouveauté ne suffit pas. Il n'en est pas de même du *Cheveu du Diable*, par Henri Berthoud. L'auteur y attaque les préjugés de notre société avec tout l'intérêt que donne un style hardi et des peintures vives et gracieuses. S'il ne réussit pas à changer le système de notre monde, il réussira du moins à y faire lire ses ouvrages avec plaisir.



VERRES-CONSERVES de la vue, à surfaces de cylindre, de CHAMBLANT, connus par leur supériorité constatée par vingt ans d'expérience, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, n° 12, près le carrefour Bussy.

A ce Numéro est jointe la planche 993.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Etranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au BUREAU du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUIRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N.º 2.º près le passage de l'Opéra
 Chapeau en point d'Angleterre doublé. Berquet double Epine des M^{mes}
 de M^{lle} Chagot freres rue St Denis N.º 37. Saignoir en Mousseline doublée
 des M^{mes} de Mme Dien rue de la Paix N.º 28.

Mess^{rs} E. & J. Fuller N.º 34. Rathbone Place, London

N
cccc
de
d'
A
da
lu
st
ti
av
de
à
p
ti
in
de
ov
p
to